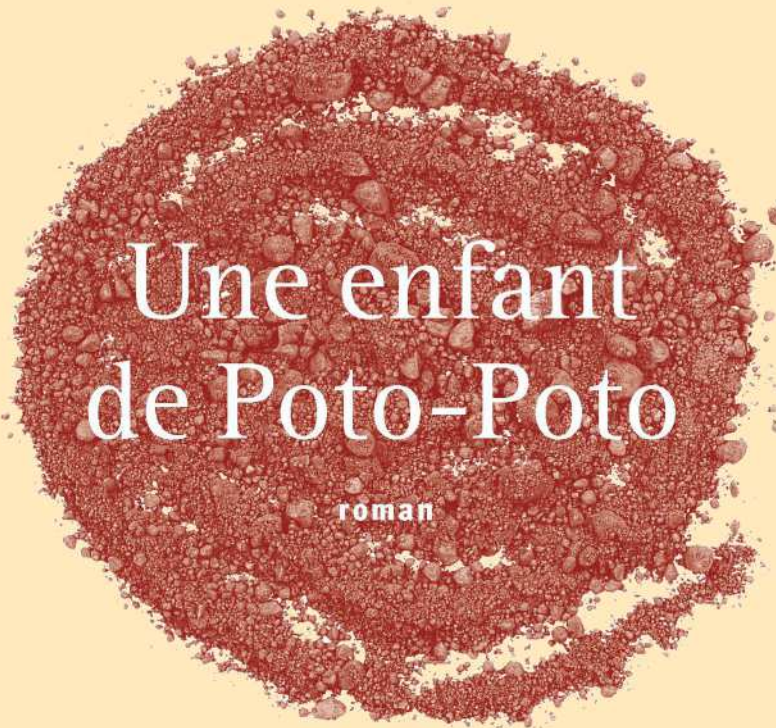


**HENRI LOPES**



Une enfant  
de Poto-Poto

roman

**CONTINENTS NOIRS** *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

## **DU MÊME AUTEUR**

### **Aux Éditions Clé, Yaoundé**

TRIBALIQUES, nouvelles, 1972, Grand Prix de la littérature d'Afrique noire  
(Presses Pocket, 1983).

LA NOUVELLE ROMANCE, roman, 1976.

SANS TAM-TAM, roman, 1977.

### **Aux Éditions Présence Africaine, Paris**

LE PLEURER-RIRE, roman, 1982.

### **Aux Éditions du Seuil, Paris**

LE CHERCHEUR D'AFRIQUES, roman, 1990, Grand Prix Jules Verne.

SUR L'AUTRE RIVE, roman, 1992.

LE LYS ET LE FLAMBOYANT, roman, 1997.

DOSSIER CLASSÉ, roman, 2002.

### **Aux Éditions Gallimard (Continents noirs), Paris**

MA GRAND-MÈRE BANTOUE ET MES ANCÊTRES LES GAULOIS,  
simples discours, 2003.

# **CONTINENTS NOIRS**

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

*Les littératures dérivent de noirs continents.*

**Manfred Müller**

**HENRI LOPES**

Une enfant  
de Poto-Poto

roman

**CONTINENTS NOIRS** *nrf* **GALLIMARD**

© *Éditions Gallimard*, 2012.

Certains nous appelaient les enfants *dipanda*, un mot forgé pour traduire indépendance *en langue*. J'avais alors dix-huit ans, Pélagie un peu plus.

J'ai conservé le numéro du *Courrier d'Afrique* qui relate les festivités de la nuit de *dipanda*.

À la une, la photo d'une foule en liesse. L'épreuve est de mauvaise qualité. En bas, dans le coin gauche, quelqu'un lève deux doigts. C'est Pélagie. À sa gauche, c'est moi, Kimia.

Les deux doigts ne sont pas des cornes sur la tête de la femme devant nous. L'idée d'une telle pitrerie ne nous aurait pas effleurées. Les deux doigts font le V de la victoire.

C'était le 15 août 1960. La nuit de l'Indépendance. La nuit des espoirs. Des espoirs insensés, soupiraient les parents.

Pour Pélagie et moi, il s'agissait plus d'une occasion de réjouissance que d'une date historique.

Attroupés sur la place de la Mairie, nous chantions, battions des mains, damions le sol de nos pieds. Pinçant leurs instruments électriques dernier cri, des musiciens en tenues chatoyantes imitaient les notes plaintives des guitares hawaïennes. Leurs sons se mêlaient au roulement des tam-tams et aux mélodies des groupes traditionnels.

À côté de nous, un rythme saccadé : les Babembés. Ils trépiginent et sautillent à la manière des enfants jouant au *dzango*, notre marelle. Un jeune homme accomplit des prouesses. Il arrête sa danse, pivote, barre le chemin à une

jeune fille. La coquette joue les indifférentes et s'enfuit. L'entêté la poursuit, la rattrape. Elle le toise. Une séquence malicieuse déclenche les rires. Danseurs et spectateurs se renversent de bonheur, tapent dans leurs mains, pivotent, toquent avec leur vis-à-vis.

Les Bacongos, ou les Balaris — je confondais ces deux tribus cousines et Pélagie s'en irritait —, miment des scènes de copulation. Sifflet à la bouche, un meneur de jeu donne la cadence, accélère le rythme, pousse les partenaires à bout de souffle. La crudité de la scène me choque. En même temps, me fascine. Les femmes s'agitent frénétiquement, la mine indifférente. Des condamnées aux travaux sexuels.

Encore plus loin, les Batékés en tenues écarlates avancent d'un pas royal. Les joues gonflées, leurs musiciens soufflent dans des cornes de bœuf. Ils en tirent le son des sirènes des bateaux. Autour d'eux, des hommes et des femmes traînent des pieds en ondoyant du buste.

Le kébékébé des M'Bochis, dissimulé sous un pagne en raphia, tournoie à la vitesse d'une toupie, tandis que les Kouyous présentent une chorégraphie guerrière, la fameuse danse Ekonga.

C'est Pélagie qui m'avait entraînée sur la place de la Mairie.

Lorsqu'elle avait plaidé mon cas, Papa avait d'abord rechigné. Maman était venue à la rescousse. C'était le jour de l'Indépendance, non ! Une occasion unique.

J'obtins la permission de minuit.

« Cela n'a pas de sens, vieux. »

Chez nous, il n'est pas impertinent d'appeler « vieux » une personne âgée. Traduit en langue, cela donne doyen, pater familias, ou vénérable.



« Cela n'a pas de sens, vieux, c'est à minuit que tout commence. »

Une fois encore, Pélagie avait eu le dernier mot.

Avant minuit, un maître de cérémonie endimanché s'est approché du micro. Il avait l'accent kongo. Lari, corrigea Pélagie.

Poli, puis implorant, finalement sévère, l'homme ne réussissait pas à capter l'attention des danseurs. La foule renâclait à abandonner la récréation. On gigotait des hanches, on balançait des épaules, on reprenait des slogans en s'égo-sillant, agitait les poings en célébrant des noms de politiciens. C'est peut-être à ce moment-là que la photo du *Courrier d'Afrique* a été prise.

Le maître de cérémonie tapota le micro, réclama l'attention, à la manière de quelqu'un qui s'adonne à des essais de voix. Face à l'indifférence générale, il a abandonné le français pour s'exprimer en langue, faisant jaillir de la foule un cri de satisfaction. Pélagie me traduisait son propos. Pas en lingala qu'elle parle couramment, mais en français. La langue de nos secrets.

À l'unisson, la foule a décompté les secondes qui nous séparaient de minuit.

« ... 3... 2... 1... Oyé, oyé, oyé! »

Oyé! Qui donc avait lancé la mode de cette interjection stupide? Depuis quelque temps, elle s'était substituée à bravo, ou à vivat.

Des projecteurs se sont braqués sur le drapeau bleu, blanc, rouge. Au son de *La Marseillaise*, nous nous sommes figés. Un réflexe. Nous la connaissons par cœur, *La Marseillaise*. Aussi bien que la table de multiplication.

On entendait au loin la rumeur des rapides du Djoué.

Flasque, le drapeau français, a glissé le long du mât. Ma gorge s'est serrée. Une émotion absurde.

« ... *abreuveu* nos sillons. »

Le drapeau tricolore a disparu derrière une forêt de têtes. La fanfare a joué les dernières notes de *La Marseillaise*. Le chant de guerre avait les accents d'un chant de condamné.

Un chœur en aube blanche a pris place sur l'estrade. « Les Piroguiers du Congo », m'a chuchoté Pélagie. Comme si je ne les avais pas reconnus ! Notamment, le petit Laurent Botséké, dont on disait, chaque fois qu'il entonnait *Suzanna*, qu'il avait le timbre des séraphins. Un filet de voix aussi pur que celui de Tino Rossi, l'idole de nos parents. Tino, le chanteur français au charme envoûtant. Chaque fois qu'il roucoulait *Marinella*, les aînés consentaient à faire une infidélité à la rumba et à exécuter des pas de valse, de tango, de boléro, des danses que nous trouvions drôles.

Devant la chorale, se sont placés au garde-à-vous, des garçonnetts et des fillettes en tenue de scouts, le cou noué de foulards à nos couleurs : vert, jaune et rouge.

Des coups de canon ont éclaté et un mouvement de panique a secoué la foule.

« Mam'hé ! encore leur guerre-là !... Comme en 1959 !... »

Dans la bousculade, Pélagie a perdu l'équilibre, j'ai voulu la soutenir, j'ai dérapé, j'ai eu peur d'être piétinée.

Le maître de cérémonie s'égosilla de nouveau. Toujours en lari.

Les cloches des églises Saint-François et Sainte-Anne, puis celles de la cathédrale du Sacré-Cœur, ont carillonné. Ouf ! ce n'était pas la guerre.

Un éclat de rire a parcouru la foule rassurée.

Le long du mât montait un drap aux couleurs de saka-saka

— ou, si vous préférez d'épinard — d'orange et de pili-pili, disposées en diagonale.

Les Piroguiers du Congo, soutenus par la fanfare de la gendarmerie, ont entonné :

*En ce jour, le soleil se lève...  
Un grand bonheur a surgi...  
Chantons tous avec ivresse...*

« C'est quoi la chose-là ?

— Notre nouvel hymne, Kimia. »

Pas en langue, mais en français.

À la fin des cent un coups de canon, les orchestres se sont remis à jouer avec plus d'entrain. Scandalisé, le maître de cérémonie a vociféré quelque chose d'incompréhensible. Pélagie m'a traduit : si nous ne mettions pas un terme à ce raffut, les *Mindéls* (les Blancs) nous prendraient pour des sauvages, hisseraient à nouveau le drapeau bleu, blanc, rouge, et nous confisqueraient la Dipanda.

« Du petit-nègre !

— Mais non, me reprenait Pélagie, non, maman, un créolisme. Un exemple de notre génie créateur. »

C'était répéter ce qu'affirmait l'un de nos professeurs, M. Franceschini.

Le maître de cérémonie réussit à se faire entendre :

« Son Excellence Monsieur le Ministre *Andélé* Malraux, représentant du général de Gaulle empêché. »

Quelqu'un hurla :

« Papa de Gaulle, oyé !

— Oyé ! »

La foule surexcitée reprit trois fois ce maudit cri de victoire.

Un Blanc s'est avancé vers le micro. Un profil d'aigle, le regard sévère, le visage torturé et le front barré d'une mèche à la Hitler. Pélagie n'a pas goûté l'image. Elle m'a rappelé l'engagement de Malraux durant la guerre. Pas notre guerre, celle de 1959, mais la mondiale.

Malraux scandait son texte avec des gestes théâtraux. Il avait une élocution grandiloquente, un peu vieux jeu.

La sonorisation était mal réglée, j'avais de la peine à comprendre ce que disait sa voix sonore, agitée de trémolos. J'ai failli pouffer.

Pélagie m'a fusillée du regard.

L'orateur agitait les mains, comme s'il était affligé de la maladie de Parkinson. Des applaudissements venus de la tribune officielle l'ont interrompu.

« ... ce n'est pas un transfert d'institutions, c'est un transfert de destins... »

« Ouäï, ouäï, ouäï, tu as entendu ça, maman ? » s'est exclamée Pélagie en me bourrant la poitrine du coude. Admiratrice de Malraux, elle m'avait passé deux de ses romans. Ils m'étaient tombés des mains.

Pour ne pas avoir l'air sotte — et ne pas peiner Pélagie — j'ai moi aussi applaudi et répété « oyé ! » avec les autres.

À la fin du discours du ministre français, un homme de petite taille, au visage poupin, l'a rejoint et lui a secoué plusieurs fois la main. Il rayonnait et avait l'attitude reconnaissante d'un supporteur fier de poser à côté de son champion. Je n'avais aucune peine à le reconnaître : l'abbé Youlou, notre nouveau président. Il ressemblait à son effigie. On la voyait de plus en plus dans les lieux publics et sur les affiches. Il était vêtu d'une soutane ivoire.

Pélagie m'a redonné un coup de coude et m'a murmuré qu'il les faisait tailler chez Dior.

Les premières phrases du discours de l'abbé étaient couvertes par le jacassement de la foule. Sans être original, son texte avait de la tenue pourtant. « Rédigé par un *Moundélé* », a murmuré Pélagie.

Des applaudissements de politesse ont salué la dissertation sur le thème de la liberté, la souveraineté et la coopération. À la fin un aide de camp a subtilisé le papier de l'abbé et l'a rangé dans un sous-main. L'abbé (le Président ! m'a corrigée Pélagie) a lancé quelque chose à la cantonade. Comme c'était en lari, une partie de la foule a poussé un cri de satisfaction. L'abbé a esquissé un sourire attendrissant et s'est lancé dans une adresse en langue. Un patois qui m'était aussi incompréhensible que le norvégien, le javanais ou le quechua. Le débit de l'orateur était si rapide que Pélagie ne me traduisait que des bribes du discours. Un tonnerre d'applaudissements a salué le nouveau maître du pays. L'ovation était accompagnée de « oyé ! », de youyou, de roulements de tam-tams.

Le maître de cérémonie a repris la parole pour obtenir l'attention de la foule. C'était peine perdue.

Une projection de perles lumineuses, d'étoiles filantes, de gerbes de feu a illuminé le ciel, saluée par des cris de joie, des acclamations et de ces maudits « oyé ! ».

Les tam-tams ont repris. Ça tapait, tapait, tapait, papa !... Ça roulait ! Une femme, son bambin dans le dos, pivota sur elle-même et, les yeux mi-clos, leva les bras, ouvrit la main, agita frénétiquement ses doigts.

Autour de moi, les corps dégageaient une odeur de musc.

Pélagie ne m'a pas vue partir.

Après avoir quitté le quartier européen, je me suis engagée dans l'avenue de Paris, jusqu'au coin de la rue Mbaka.

Dans les bars grouillait une foule en liesse. On trinquait au cri de « Dipanda ».

Les haut-parleurs de la terrasse braillaient *Indépendance cha-cha!* Un succès de l'orchestre African Jazz, composé pour célébrer, un mois et demi plus tôt, l'indépendance du Congo belge. Un air entraînant aux paroles mièvres. Une série de litanies qui enfilait les noms de dirigeants politiques et de leurs partis : Bolikango, Kasavubu, Lumumba, Kalondji, Bolya, Moïse Tschombé, Kamitatu, Essandjo, Mbuta Kanza... l'Abako et le MNC. La musique et le rythme donnaient envie de se trémousser.

Sur le trottoir, un homme chancela, esquissa une révérence piteuse pour m'inviter à l'accompagner dans le dancing. Je l'ai esquivé, l'arsouille en a perdu l'équilibre.

« Oh, mais c'est quoi, maman ? Viens biguiner, ko. À la prochaine Dipanda nous ne serons plus de ce monde, la belle. »

De l'autre trottoir, je l'ai observé à la dérobée. Quoique débraillé, et traînant la savate, il dansait avec élégance et souplesse.

*Indépendance cha-cha,*

*To zoui, ô!*

Des taxis filaient sur l'avenue de France, klaxonnant à qui mieux mieux, et, par les fenêtres des véhicules, des mains brandissaient des fanions aux nouvelles couleurs de la nation : vert, jaune et rouge en diagonale.

« Dipanda, oyé ! »

Cela n'en finissait pas. La ville baignait dans la joie de Dipanda. Elle s'en grisait, s'y complaisait, y macérait.

La bande s'était donné rendez-vous chez Macédo, un dancing à la mode du quartier Bacongo. La bande, c'est façon de parler. À part Pélagie, mon frère Georges, son ami Floribert, je ne connaissais personne : une cousine de Pélagie, venue de Léopoldville pour les vacances, un « sapeur » en chemise rose bonbon, pantalon beurre, veste tennis noire et cravate lavande. Quelques autres que j'ai oubliés. Le sapeur arborait sur le poignet de sa veste la marque d'un couturier. Pensant qu'il s'agissait d'une distraction, Pélagie le lui fit remarquer. En langue et à voix basse. L'autre répliqua :

« C'est volontaire, maman. La griffe s'affiche. Faut qu'on sache que c'est du Biderman. »

Biderman ? Pélagie fit la moue. Par les boursiers qui, à chaque saison sèche, revenaient de France, nous connaissions les tailleurs les plus célèbres du Quartier latin : Blima, Guy Taylor et Boghosian. Ils habillaient les zazous, la version étudiante des sapeurs. Mais Biderman, nous ne connaissions pas.

Nous n'avions pu nous placer en face de l'orchestre. La soirée, animée par Les Bantous de la Capitale, l'orchestre d'Essous et de Nino Malapet, avait attiré un public inhabituel. Aux *ambianceurs* de Bacongo, s'étaient ajoutés ceux de Poto-Poto et de Matongué, le quartier chaud de Léopoldville, sur l'autre rive. À l'époque les échanges entre Brazza et ce qui

est devenu, ou redevenu, Kinshasa étaient réguliers. Il y avait le Congo français, le Congo belge et, dans la population de chacun des pays, des citoyens des deux rives : les ambianceurs.

Une heure avant l'apparition des musiciens, la terrasse de Macédo était bondée. Pélagie a demandé à changer de table. Nous étions trop près des enceintes. Le sapeur trouvait au contraire qu'il s'agissait d'une place de choix.

En face de moi, Floribert me faisait du pied. Il a fait une remarque que je n'ai pas entendue. Il en pinçait pour moi, Floribert, et souffrait de mon indifférence. Comme je ne réagissais pas aux mots doux qu'il m'envoyait (des sonnets de Ronsard qu'il s'attribuait), il avait à plusieurs reprises chargé mon frère Georges de me convaincre. Je répondais que faire la cour à une fille en utilisant un entremetteur était comme de manger son manioc, ou une mangue, en se servant d'une fourchette et d'un couteau.

Floribert n'avait rien du prince de mes rêves.

L'orchestre des Bantous de la Capitale a ouvert le bal par *Soki olingui ambiance*, une rumba des années cinquante. *Si tu veux « ambiancer »...* On disait qu'on la jouait jusqu'à Bruxelles. Le sapeur m'a invitée.

*Soki olingui ambiance...*

Un morceau qui me faisait tanguer des épaules. Pas pour sacrifier à la mode, mais parce que, en matière de rumba, *Soki olingui ambiance* est l'un des airs les plus aboutis dans l'histoire de notre création musicale. Une réussite tant du parolier que du compositeur. Aujourd'hui encore, quand je la fredonne, à La Nouvelle-Orléans, s'allument sous mes paupières les ampoules des bars de Poto-Poto, de Bacongo, du Kin des années cinquante. L'époque où vivaient encore tous ceux que j'aimais. Comment un galopin, sans le certi-



ficat d'études primaires, avait-il composé des paroles aussi justes et une mélodie si bien rythmée? Pélagie m'a fait remarquer que Malraux non plus n'avait jamais décroché son bac. Il faisait même des fautes d'orthographe. La conversation n'a pas été plus loin. Souvent c'était ainsi. Nous échangeions de brèves constatations, des réflexions qui avaient les apparences d'arguments et de contre-arguments sans approfondir le débat. C'était comme si nous nous servions de sentences pour nourrir notre méditation. Pas plus. C'était bien.

À la fin du morceau, l'orchestre a entonné une chanson de Patrice et Mario. Un air langoureux, à danser corps contre corps, sans se déplacer, et, comme disait le sapeur, « chic tout chic ». Mon sapeur puait le parfum de mauvais goût. Je lui ai dit que je ne savais pas danser le « chic tout chic ». Il a rigolé. J'ai fait semblant de ne rien remarquer. En me rattachant à ma place, pour ne pas perdre la face, le sapeur a posé sa main sur ma taille, comme si j'étais son bien. Une épaule plus haute que l'autre, il avait le port royal et la démarche cérémonielle. Il avait dû s'exercer devant un miroir.

Tous ont commandé de la bière. Primus pour les uns, Polar ou Heineken pour les autres. Il y avait les partisans de la Heineken « cravatée ». Moi c'était de la limonade.

À cause de la sonorisation, j'ai dû répéter ma commande plus fort. Cela a provoqué des ricanements. Sauf de la part de Floribert. Lui non plus ne buvait pas d'alcool, mais du Canada Dry. Floribert était un rugbyman paré d'une certaine notoriété. Son club envisageait de lui obtenir une bourse d'études pour aller se perfectionner en France. À condition qu'il obtînt le bac.

Le sapeur s'esclaffa.

« Rugby ? Comment un nègre... »

— Eh, attention, toi, suis pas un nègre, moi. Un homme de couleur, ou un Africain, pas un nègre... »

Le sapeur s'est excusé avant de s'expliquer : pratiquer un sport aussi bizarre — mélange de football, de handball, de boxe et de catch — avec un ballon qui n'était même pas rond, dépassait son entendement. Le sapeur avait les rieurs de son côté.

Le tintamarre des enceintes et le chahut de la tablée ne permettaient pas à Floribert de faire entendre son point de vue. Même s'il m'agaçait à jouer les jolis cœurs, la suffisance du sapeur m'exaspérait. J'avais envie de prendre parti, mais je manquais d'argument. De toute manière, les raisons de Floribert n'intéressaient personne.

L'orchestre a entonné *Ziboula makolo, mama* (« *Ouvre tes jambes, ma chérie* ») un autre succès, un peu grivois, qui émoustillait nos parents. Les garçons sourirent et s'employèrent à se dénicher une cavalière. Comme si les paroles ne suffisaient pas, les hommes dansaient en gigotant des reins de manière obscène. Je veillai à ne pas rencontrer le regard du sapeur. Celui-ci s'est rabattu sur la cousine de Léopoldville. Visiblement une habituée des dancings. Elle effectuait des pas et des figures que nous ne connaissions pas. Nous l'admirions. En matière de danse, Léopoldville était pour les Brazzavillois ce qu'est Paris pour le monde en matière d'élégance et de lumières.

Le morceau n'inspirait pas Pélagie. Trop vulgaire.

Nous avons siroté, elle sa Primus, moi ma limonade. J'en ai profité pour lui demander comment se dansait le « chic tout chic ». Après m'avoir fait répéter, Pélagie est partie d'un rire bruyant en se renversant et en frappant dans ses mains.

« *Cheek to cheek*, ma chère. Pas "chic tout chic". »

Une expression anglaise qui faisait florès. C'était plus chic que de dire « joue contre joue ».

Deux hommes sont venus nous inviter. Ils avaient traversé la véranda pour se poster en face de nous et se courber à la japonaise. Pas des jeunes, de vrais adultes. Sans doute des fonctionnaires. Des évolués. Pour l'indiquer, l'un d'eux arborait à la pochette l'agrafe d'un stylo Parker et l'autre avait planté un bic dans sa tignasse. Refuser aurait été grossier. Accepter était faire un affront au sapeur. Il était en droit de faire un esclandre. Pélagie est intervenue.

« Pardon, papa, pardon : c'est la fin.

— Comment la fin ? »

Le temps de discuter et les dernières notes de *Ziboula makolo, mama*, nous ont sauvées.

« Vous voyez ! »

Sans plus attendre, Pélagie et moi nous sommes levées pour danser ensemble *Indépendance cha-cha*. Cette rengaine avait plus de succès que le nouvel hymne national.

Sur la piste, chacun dansait seul, pour son plaisir. Un cavalier, ou une cavalière, que je ne connaissais pas, faisait des contorsions devant moi, je lui répondais par des trémoussements inédits. Il abandonnait la partie. Le fonctionnaire au stylo Parker a voulu s'exhiber devant moi. Il a été happé par la foule des danseurs, a disparu et un autre s'est présenté. Parce que le cha-cha-cha se danse sans se toucher, certains s'imaginent qu'il s'agit d'une farandole innocente. Grave erreur ! L'observateur attentif décèle dans la chorégraphie du cha-cha-cha congolais un dialogue malicieux. Le cavalier et la cavalière se défient par des pas et des figures inédits. C'est une danse de dribbles et de feintes. Un peu comme au football. Et puis, danser seul, ou seule, ne

dure que le temps de la mise en train. Vient le moment où, suivant je ne sais quel tropisme, comme répondant aux consignes d'un meneur de jeu invisible, des couples se forment. C'est Floribert qui m'a prise dans ses bras.

Une pachanga succéda au cha-cha-cha. La pachanga est, paraît-il, d'origine sud-américaine, mais je me demande si les Latino-Américains savent la danser avec notre virtuosité... Avec la même inspiration, avec la même âme...

L'un bombe le torse, tricote des jambes, effectue des pas glissés, façon le mime Marceau, l'autre actionne les bras comme un coureur à pied, exhibe sa croupe, vibre des épaules, défie du regard, attire dans ses filets et, quand le benêt se précipite, la coquine s'immobilise *net*, tient l'homme à distance, le jauge avec dédain, fait la difficile, pose ses conditions, avant de s'enfuir. L'autre la poursuit, la rattrape, lui barre le chemin, la coince, la supplie de l'écouter... si, si, si, un peu seulement, maman. Et l'homme de faire le paon. Un peu comme dans la danse des Babembés l'autre nuit sur la place de la Mairie.

Commence une deuxième manche.

Au bout du compte, la pachanga, est plus suggestive, plus torride, plus dangereuse, que le « chic tout chic ». Un pouvoir plus ensorceleur que les grigris, assurait Pélagie. Des hommes avaient perdu leur femme pour avoir eu l'imprudence de leur permettre de danser la pachanga avec un autre.

Vers une heure du matin, j'ai voulu rentrer. Floribert m'a proposé de me reconduire à scooter.

Pélagie avait déjà filé à l'anglaise. Pour, j'en aurais mis ma main à couper, rejoindre Baraton, un lieutenant parachutiste de l'armée française, au Pam-Pam, le bar chic sous les arcades de l'avenue Foch. En face de la mairie. C'était

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermina

La fête des masques

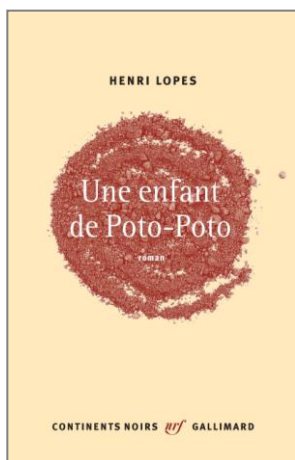
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



# Une enfant de Poto-Poto Henri Lopes

Cette édition électronique du livre  
*Une enfant de Poto-Poto* de Henri Lopes  
a été réalisée le 14 mars 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070136087 - Numéro d'édition : 237410).

Code Sodis : N51318 - ISBN : 9782072461491

Numéro d'édition : 237885.